

Le Naturisme dans Paul Carton

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

LE 7 JUIN 1943

par

Emmanuel PONSOYE

Né le 12 Août 1916, à St-Jean-du-Gard

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	MM. PAGES, Prof., <i>Président.</i>	{	<i>Assesseurs.</i>
		BOULET, Professeur.		
		MOURGUE-MOLINES, Agr.		
		HARANT, Agrégé.		

IMPRIMERIE
CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
7, rue Dom-Vaissette
MONTPELLIER

1943

Le Naturisme dans Paul Carton

Le Naturisme dans Paul Carton

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

LE 7 JUIN 1943

par

Emmanuel PONSOYE

Né le 12 Août 1916, à St-Jean-du-Gard

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	MM. PAGES, Prof., <i>Président.</i>	{	<i>Assesseurs.</i>
		BOULET, Professeur.		
		MOURGUE-MOLINES, Agr.		
		HARANT, Agrégé.		

IMPRIMERIE
CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
7, rue Dom-Vaissette
MONTPELLIER

1943

PERSONNEL DE LA FACULTE

Professeurs

Chaires:

Anatomie.	MM. J. DELMAS.
Histologie.	TURCHINI.
Physiologie.	HEDON.
Chimie biologique médicale et toxicologie	CRISTOL.
Physique médicale	PECH
Anatomie pathologique et médecine expérimentale.	BAUMEL.
Microbiologie.	LISBONNE.
Pathologie et thérapeutique générales	PAGES.
Thérapeutique et matière médicale.	JANBON.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	PUECH.
Hygiène.	CARRIEU.
Médecine légale et médecine sociale	VIDAL.
Pathologie médicale et clinique propédeutique	BOULET.
Clinique médicale	L. RIMBAUD.
—	GIRAUD, <i>doyen</i> .
Clinique chirurgicale	MASSABUAU, <i>assesseur</i> .
—	LAPEYRE.
Clinique obstétricale	P. DELMAS.
Clinique des maladies mentales et nerveuses	EUZIERE, <i>doyen honor.</i>
Clinique des malad. des enfants et hyg. du 1 ^{re} âge.	BOUDET.
Clinique de dermato-syphiligraphie	MARGAROT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	ETIENNE.
Clinique des maladies des voies urinaires	JEANBRAU.
Clinique gynécologique	N.
Clinique ophtalmologique.	DEJEAN.
Clinique d'oto-rhino-lar. et chir. maxillo-faciale.	TERRACOL.
<i>Charges de cours:</i>	
Anatomie.	LAUX.
Histologie.	GRANEL.
Radiologie.	LAMARQUE.
Propédeutique chirurgicale	AIMES.

Professeurs honoraires

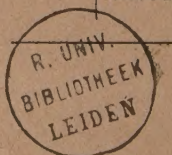
MM. TEDENAT, BERTIN-SANS, CABANNES
GALAVIELLE, VIRES, BOSCH, VILLARD, GRYNFELTT, RICHE.

Chargés d'enseignements complémentaires

MM.	MM.
Chimie. MONNIER, <i>agrégé</i> .	Clinique de la tu-berculose. VIDAL, <i>professeur</i>
Microbiologie. CARRERE, <i>agrégé</i> .	Pathologie chirurg. MOURGUE-
Histoire nat. méd. HARANT, <i>agrégé</i> .	MOLINES, <i>agr.</i>
Pharmacologie. HARANT, <i>agrégé</i> .	— TRUC, <i>agrégé</i> .
Pathologie médic. BOUCOMONT, <i>agr.</i>	Chirurgie expérim. GUIBAL, <i>agrégé</i> .
— BERT, <i>agrégé</i> .	Médecine opératoire ROUX, <i>agrégé</i> .
Propédeutique méd. P. RIMBAUD, <i>agr.</i>	Accouchements. CADERAS
Clinique interne PUECH, <i>profess.</i>	de KERLEAU, <i>agr.</i>
Clinique des mala-	Stomatologie. HOUPERT, <i>Dr en méd.</i>
dies contagieuses. JANBON, <i>profess.</i>	

Agrégés en exercice

MM.	MM.
Médecine. P. RIMBAUD.	Chirurgie. MOURGUE-
— BOUCOMONT.	MOLINES
— BERT.	— GUIBAL.
— LAFON, <i>ch. d'agr.</i>	— ROUX.
Chimie. MONNIER.	Urologie. TRUC.
Bactériologie. CARRERE.	Accouchements CADERAS
Histoire nat. méd. HARANT.	de KERLEAU.



A MA FEMME

A MONSIEUR LE PROFESSEUR P. PAGES

*Qui enseigne la pathologie
générale.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR P. BOULET

*Qui nous a guidé avec bonté
et clarté dans les premiers
labyrinthes de la pathologie
nerveuse.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGREGÉ
E. MOURGUE-MOLINES

*Pour les heures intenses
d'un travail qu'il a rendu
agréable.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGREGÉ
H. HARANT

*Qui nous a rendu aimables
la pharmacologie et la parasi-
tologie.*

Le Naturisme dans Paul Carton

INTRODUCTION

Nombreux sont en effet les médecins qui pleins d'enthousiasme au début de leur carrière ont finalement perdu confiance dans leur savoir et leurs prescriptions. Devenus souvent eux-mêmes les victimes de leur fausse science, incapables de se guérir eux-mêmes, ils se contentent de souffrir en silence de leur désillusion tout en continuant d'accomplir sans conviction leur métier ingrat de distributeur automatique de médicaments.

Paul CARTON.

Lorsqu'on lit les œuvres d'un grand médecin d'un siècle passé comme celles d'un Trousseau, d'un Sydenham, on est difficilement épargné par le sentiment de profondeur et de chaleur humaine qui s'en dégage. Quelle que soit notre indifférence, la lecture de ces vieux livres ne manque pas de nous atteindre par la résonance si proche des sentiments qu'ils expriment. De tous temps, la médecine a été difficile; difficile à cause de dons indispensables, difficile à cause de l'opposition de ceux qui ont voulu la réduire à leurs vues étroites. Le fait qu'il y a eu à travers les siècles comme un jalon-

nement d'auteurs qui se sont reconnus les uns les autres et se sont reconnus eux-mêmes dans les écrits d'Hippocrate suffirait à nous assurer de la permanence des forces de l'Esprit, mais il devrait nous pousser aussi à saisir cette même inspiration au travers du fourmillement des faits qui ont envahi la médecine sous la poussée de la chimie et de la microbiologie. Or, le besoin si profond chez l'homme, de croire en quelque chose qui le dépasse, de croire qu'il peut dominer ces faits, ce génie personnel qui est en chacun, se retrouvent bien mal dans cette accumulation de phénomènes et de pathogénies. « Au lit du malade, la valeur de la science est relative; elle dépend toujours du sentiment de l'artiste, de la justesse, du tact avec lesquels il applique à un cas de maladie donné les notions que la théorie lui fournit. La science a changé bien des fois depuis Hippocrate; et pourtant ce grand homme a fondé la médecine sur des vérités premières tellement solides, qu'elles sont devenues le sens commun médical et les règles immuables de l'art ». Ainsi s'exprimait Trousseau. Or, de nos jours, si la médecine est difficile, c'est moins à cause de cet art personnel, si pénible à immiscer dans la réalité quotidienne, qu'à cause de la subordination de cet art à des théories tant chimiques que bactériologiques. Nous assistons une fois de plus à la séparation de l'esprit d'avec la main, de l'esprit de l'artiste à qui échappe la réalité, de la main du technicien ravi de ses recherches et ne pensant pas au-dessus d'elles. Si la scholastique a persécuté la science, celle-ci le lui rend bien aujourd'hui et de cette séparation nous pâtissons tous; on se demande où est le moment où l'esprit pourra intégrer ce scintillement de vérités partielles. Où est le « sens commun » de l'art médical, où sont ces « règles immua-

bles » du Père de la Médecine ? Quel est l'étudiant à qui Hippocrate n'apparaisse comme une manière d'empirique aux écrits duquel, ainsi qu'à ceux de Nostradamus, l'on peut faire dire à peu près ce que l'on veut ? Et pourtant, dit Planck, « les temps où la philosophie et les sciences positives se considéraient comme étrangères l'une à l'autre et se regardaient mutuellement avec défiance, doivent être considérés comme révolus ». Le temps où la pensée médicale d'Hippocrate se retrouvera dans les recherches des jeunes sciences est peut-être proche lui aussi, comme l'annoncent des publications récentes.

Le but de notre étude n'est pas évidemment de repenser la médecine actuelle à la lumière de cette tradition hippocratique, et ce n'est pas pour retrouver celle-ci que nous avons été amené à lire ces vieux auteurs. Les manuels et les traités laissent mal voir la place que ceux-ci ont tenu parce qu'ils laissent derrière eux moins des découvertes et des théories, qu'une manière de penser. En dehors du signe de Trousseau et de l'adénie, que sait-on de cet auteur ? On ne sait même pas que c'est lui qui pratiquement a introduit la trachéotomie et la thoracentèse ; comment saurait-on qu'il a profondément pressenti le rôle des germes dans la genèse des maladies infectieuses, saluant Pasteur avant ses découvertes. Quant à Sydenham, il est pratiquement inconnu. Certes, on conçoit que derrière une terminologie archaïque, des expressions désuètes, il soit difficile de saisir la pensée de ces auteurs, mais devant ces in-folio poussiéreux aux pages jaunies et piquetées, si nous sourions au début des balbutiements scientifiques, nous saisissons vite la profondeur et le génie derrière les

textes. Nous n'avons jamais lu une introduction aux études médicales aussi élevée que celle de Trousseau au début de ses cliniques de l'Hôtel-Dieu. Elle soulèverait d'enthousiasme l'ex-bachelier en philosophie qu'est le jeune étudiant; il a fallu des circonstances fortuites et la richesse de la bibliothèque Fontaine, des Hôpitaux de Nîmes, pour que nous la connaissions. Trousseau n'est éloigné de nous ni par le temps, ni par la langue, mais la même puissance se retrouve dans Sydenham, l'Hippocrate anglais du *xvii^e* siècle.

Une grande vie, dit Vigny, est une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr. Cette inspiration de l'adolescence, cette richesse de possibilités bouillonnant dans le cerveau au sortir de l'enfance, sont un thème qui revient souvent dans les romans de l'écrivain contemporain Charles Morgan. Il est probablement peu d'étudiants en médecine qui n'aient senti cette vérité, lorsqu'ils se sont trouvés pour la première fois en face du mystère de la Maladie et de la Mort. Cette rencontre première est importante, parce que la seule, souvent, à la suite de laquelle une expérience puisse être acquise. Il y a expérience et expérience. L'une qui nous vient en nous heurtant aux angles des réalités quotidiennes, une autre qui est une sorte de révélation. C'est celle-là que le jeune étudiant est mieux à même de faire, que plus tard, quand les désillusions ont fermé ses yeux. Elle est plus précieuse que tout, car elle forme la flamme même de la vie de l'esprit, ce ferment sans lequel celle-ci est peu de chose. Ce sont des réflexions de cette nature qui nous ont poursuivi durant nos études. Ces réflexions se sont retrouvées elles-mêmes dans un auteur à peu près inconnu des milieux médicaux, Paul Carton.

Carton est un ancien médecin des Hôpitaux de Brévannes qui a beaucoup écrit et dont on rencontre incidemment au hasard d'une conversation, d'une lecture, des adeptes un peu partout. Il s'est guéri lui-même d'une affection pour laquelle il avait été condamné par les médecins et ce fut le départ d'observations, de méditations, qui l'ont conduit à retrouver la source, de la doctrine hippocratique. Ancien interne des Hôpitaux de Paris, on ne peut l'accuser de manquer de la connaissance des acquisitions scientifiques modernes. La somme de lectures et de documentation que représentent ses écrits empêche, d'autre part, de lui reprocher le manque d'information. C'est le seul auteur moderne qui ait tenté, à notre connaissance, cette prise de conscience médicale. Le fait de s'être guéri soi-même, « alors que l'on avait été condamné par les médecins », rendrait déjà suspect et certains iraient même jusqu'à le lui reprocher en disant après Molière que cette guérison est pathologique parce qu'en dehors de l'autorisation médicale, mais il s'est de plus attaqué à des dogmes comme ceux de la sérothérapie et de la vaccination, ce qui, on le conçoit, le met radicalement en marge de nos conceptions actuelles. Nous exposerons ses idées en laissant juge le lecteur de leur valeur. Nous sommes venus à les connaître par un de ses adeptes, guéri par lui et dont les recherches scientifiques ne permettent pas de le ranger parmi les prosélytes enthousiastes et naïfs. A cet auteur, E. Arnaud, nous sommes redevable de clartés sur des problèmes qui intéressent le médecin, tel que celui de la position de la science astro-physique devant les révélations des religions diverses et celui du libre-arbitre dans un déterminisme aussi absolu que celui démontré par Einstein. Nous l'en remercions ici.

Que la médecine actuelle manque d'idées générales, qu'elle fonde sur des vérités partielles toute une théorie (les hormones, les germes...), qu'elle ne tienne compte que du seul aspect physique de la personnalité humaine, ce sont des vérités que pas un médecin, pensons-nous, n'ira contredire et ne déplore d'ailleurs, chacun s'efforçant de combler cette lacune par ses propres qualités d'homme. Il n'en reste pas moins, que sans principes de base, elle est susceptible de tous les errements thérapeutiques, le succès immédiat étant son seul critère d'efficacité. — Que sert-il de faire tomber avec un composé chimique la température d'un malade, pourquoi sécher une sécrétion bronchique avec la terpine? Les lysats de corps microbiens secouent violemment l'organisme, était-ce nécessaire pour un anthrax? Que dire de l'automatisme avec lequel on distribue généreusement les sulfamides sur un peu toutes les pyrexies, « pour voir »? Chaque époque a sa panacée: avant-hier l'aspirine, hier les vaccins, aujourd'hui les sulfamides, que sera-ce demain? Et dans cette course au « nouvel astre du firmament thérapeutique » (Savy), à la médication qui bloque les symptômes, on oublie tellement des vérités plus générales et moins contestables, que l'on se demande qui celles-ci peuvent bien intéresser. La médecine qui devrait être douce, patiente, reproche parfois sa brutalité à la chirurgie. Paille et poutre. Son injection interminée, le médecin se lave les mains, au propre et au figuré, des effets lointains de celle-ci. Cette ardeur thérapeutique est-elle crainte de passer pour peu instruit, est-ce parce que « les clients » aiment une ordonnance bien remplie, leur permettant d'acheter, fût-ce à gros prix, la santé sans efforts personnels. Jules Romains a exploité ce thème. On se demande si

les médecins réfléchissent au problème de la guérison. On connaît les expériences de Conheim, de Metchnikoff, on connaît les anticorps, mais ces recherches restent des vérités partielles et ne s'intègrent pas dans une conception plus générale. La spécificité microbienne aboutit à la vaccination. Pourquoi dès lors, la vaccination ne réussit-elle pas *toujours*? Pourquoi provoque-t-elle des accidents? Le laboratoire ne répond pas, là où le bon sens dirait qu'un jeune et faible organisme n'est pas un bouillon de culture.

C'est parce que Carton a répondu, après tous les auteurs naturistes, mais en face des faits nouveaux, que l'on comprendra l'intérêt de sa lecture et c'est parce que nous voulions avant de quitter les études avoir réfléchi à ces problèmes que nous avons présenté ses conceptions.

Que vient faire le naturisme ici, dira-t-on, et qu'est-ce que le naturisme? Les mots manquent pour exprimer certaines idées et le mot naturisme a été créé pour exprimer toute manière de vivre suivant les lois que la nature nous apprend. Comme Monsieur Jourdain sa prose, nous faisons tous du naturisme, ne serait-ce qu'en nous reposant quand nous avons fait un effort, en mangeant quand nous avons faim; mais alors que chez l'animal, l'instinct est là qui le guide, le libre-arbitre de l'homme le pousse à des actes, violations des lois naturelles, contre quels actes réagit le naturisme. Tous les auteurs donc, qui, à partir de la nature, ont essayé de se donner les lois d'une vie harmonieuse et équilibrée, sont des naturistes. Sénèque était naturiste. Pythagore, Platon, Socrate, tous les grands Initiés étaient des naturistes et de nos jours il y a une longue lignée d'auteurs qui l'ont été comme Sydenham, Hoff-

mann, Huffeland, Tissot. Trousseau ne l'était pas en ce sens que, si, au nom de la clinique, il a réagi après Laënnec et Bretonneau, contre les vues unicistes de Broussais et a montré le rôle du terrain et de la spécificité, il a par contre tiré d'une matière médicale assez démodée aujourd'hui, presque toute son action thérapeutique.

Le naturisme n'est pas une ascèse desséchante mise en honneur par des attardés et des assoiffés de mortification. Il correspond à une hygiène de vie qui permet de se débarrasser de maux, parfois réputés incurables, par les seules forces de la nature et contre lesquels s'obstinaient vainement les assauts médicamenteux. Pas plus que la morale, le naturisme n'est un but en soi; ce n'est qu'un moyen de permettre au corps et à l'esprit de vivre harmonieusement. Le rôle du médecin, s'il ne doit pas méconnaître le facteur moral, est de soigner le corps; il ne doit donc pas méconnaître les lois qui dirigent la vie et les appliquer à la thérapeutique. Utopie, dira-t-on! Les lois naturelles ne sont pourtant pas difficiles à déchiffrer dans leurs plus évidentes manifestations. Nous observons tous les rythmes de la nature, nous connaissons l'effet des aliments, leurs vertus souvent, celui des conditions atmosphériques. Si nous n'arrivons pas à tout connaître, du moins pouvons-nous éviter de grossières erreurs et la vie naturiste n'est pas une vie qui dispose au laisser-aller intellectuel, mais au contraire à une attention constante aux phénomènes, à la réflexion, bref à un art personnel de médecin. La pratique devient alors un jeu passionnant et permanent d'observation et non une technique froide que l'on peut améliorer, mais non renouveler. L'utopie a été réalisée par Carton: il suffit de lire certaines

observations pour connaître qu'il apporte quelque chose de neuf et de profondément humain. Cette utopie n'a d'ailleurs rien de mystérieux dans sa réalisation et il n'y a rien dans Carton que celui-ci ne fasse comprendre à l'esprit. De plus, comme nous le disions, le fait d'être épaulé par les anciens auteurs dont nous nous étonnons naïvement qu'ils aient pu être aussi intelligents malgré qu'ils fussent si arriérés, rend évident à l'esprit qu'il doit y avoir une médecine traditionnelle, empreinte de bon sens, celle précisément à laquelle on aspire dans notre désarroi devant la pathologie.

Il est en effet singulier que notre intelligence, formée au contact des philosophes, du grec, des mathématiques, joue si peu de rôle dans les études médicales. Que l'on attende d'être en quatrième année, à un moment où il est rare que l'étudiant ait autre chose en vue que la fin rapide de ses études, pour apprendre qu'il y a des tempéraments différents, que la pathologie générale soit enseignée non au début mais à la fin des études, est un non-sens. Personnellement, nous n'avons assisté qu'au dernier de ces cours pour regretter de n'avoir pas suivi les autres. C'est au moment où il sort de ses humanités que l'étudiant a le plus de compréhension, d'intuition; c'est d'autre part, comme nous le disions, le moment où il est à même, de se faire de la maladie une conception personnelle quand son esprit n'est pas saturé par une difficile pathologie. Il est peu fait appel aux formes supérieures de l'intelligence dans les études analytiques, descriptives qui précèdent cette pathologie, et elles se rouillent. C'est avec envie qu'il regarde parfois ses collègues des grandes écoles « plancher sur une colle » sans regarder le temps passer, ceux des lettres retrouver dans des textes des pensées qu'ils

croyaient personnelles, alors qu'il a souvent du bachotage devant lui. Il est nécessaire d'avoir une philosophie, du moins tous les médecins qui ont répugné, comme dit Lejars, au laisser-faire et laisser-mourir, ont répugné à méconnaître la personnalité humaine et ce qu'elle a de divin. Il suffit de lire la préface de Sydenham à sa « Médecine pratique » pour voir combien il a été blessé par la petitesse de certains de ses contemporains qui le lui reprochaient et avec quelle dignité il supportait leurs attaques. Pour tous ceux qui ne sont pas exclusivement préoccupés d'amour-propre, Carton sera reconnu pour un chercheur honnête et courageux. Nous pensons que la France a motif d'être fière que l'un des siens ait une fois de plus protesté contre la main-mise du matériel sur la médecine.

N'est-ce pas là une œuvre bien faite pour notre temps. En ce moment où notre vie est comme emmurée dans le déroulement de la guerre, bien qu'il soit réconfortant de pouvoir penser que l'esprit est plus puissant que le feu et l'acier, ce n'est pas sans découragement que nous avons essayé de nous délivrer de cette étude, en nous demandant quelle application elle pourrait avoir, tant ces événements captivent notre esprit. C'est pourtant le seul motif d'espérer, que travailler et croire. Le concert des nations n'est pas tellement harmonieux que le rôle de la France ne soit peut-être de n'y pas participer.

CHAPITRE PREMIER

LES IDÉES MÉDICALES DE CARTON

« Sans inquiétude pas de science. Le malheur veut que l'inquiétude se proportionne à la science. »

A. de MONZIE.

Trinité des manifestations. — Tempéraments et leur diagnostic. — Le quaternaire en biologie et chez les Anciens. — Libre-arbitre, consciences, bien et mal, et maladie. — Inspiration et médecine.

Il nous faut commencer cette étude par une esquisse de ce que nous pensons être la philosophie de Carton. Cette esquisse est nécessaire pour connaître quelle place il assigne à l'homme dans le monde et quelle idée il se fait de ce monde. Nous avons cru pouvoir reprendre ces idées en fonction des faits plus récents et de recherches faites par l'auteur que nous citons, E. Arnaud, exposées dans l'ouvrage « Le libre-arbitre dans le déterminisme » (1).

On peut poser comme une loi générale, sans exceptions, qu'il n'y a pas de manifestation accessible à nos

(1) L'édition du gros traité de médecine naturiste de Carton que nous avons eu en mains remonte à 1920.

sens qui ne soit le résultat de la conjonction de trois facteurs : ces facteurs sont la matière, l'énergie, la pensée. Un objet quel qu'il soit ne peut exister sans un substratum, il ne peut exister sans une énergie qui a agi sur ce substratum, il ne peut exister sans une pensée qui a dirigé cette énergie. Cela est évident pour tout objet fabriqué de main d'homme : une épingle ne peut être sans un morceau d'acier travaillé dans le but particulier d'épingler. Cela l'est de même pour une pierre, pour une plante, pour un animal, mais tandis que dans la pierre l'aspect matériel de la manifestation est le plus évident, il existe dans la plante une énergie, une vie, et chez l'animal un aspect de plus qui est un principe mental lui donnant les éléments d'une vie de relation. Le passage de l'un de ces règnes à l'autre est d'ailleurs, on le sait, difficile parfois à saisir. L'observation nous apprend que si l'on jette un grain de sulfate de cuivre dans une solution appropriée, il est susceptible de « pousser » des sortes de branches, de canaux, comme un végétal ; dans quel règne, d'autre part, placer ces êtres qui vivent enracinés à leur rocher dans la mer, comme des fleurs, et ne s'agitent qu'au contact de leur proie qu'ils engloutissent par leur millier de tentacules.

Tandis que dans ces trois règnes on constate à des degrés différents la présence de ces trois facteurs, il existe chez l'homme un caractère de plus. Il dépasse l'animal en intelligence, peut s'acclimater sous toutes les latitudes, fabriquer des objets allant de la pierre taillée à la Victoire de Samothrace, forcer les lois de la nature et forcer celles-ci à le servir ; bref, quelque excellent que soit l'animal sur certains points, il n'a pas comme l'homme, la faculté de généraliser, de synthétiser, de créer. Comme le dit E. Arnaud, l'animal a contemplé

pendant des millénaires les étoiles, il n'en a pas tiré la science des Chaldéens ; il a vu la foudre allumer la forêt, il n'a pas capté le feu. Sans être taxé d'anthropocentrisme, on peut dire que l'homme a des potentialités absentes chez l'animal.

Il existe quatre tendances primordiales correspondant à ces quatre plans où se manifeste l'homme : une qui le pousse à s'édifier, à manger, une à respirer, à puiser comme la plante dans l'atmosphère de l'oxygène et de la lumière, une troisième le fait entrer en relation avec le monde extérieur, une dernière enfin le pousse à créer, à manifester son moi. A ces quatre instincts correspondent quatre appareils : l'appareil digestif et ses glandes, l'appareil cardio-respiratoire, l'appareil nerveux et l'appareil ostéo-musculaire. A la lumière de ces notions, Carton a pu se rendre compte de la profondeur des vues du Père de la Médecine dans la question des tempéraments. On saisit immédiatement qu'il y en a quatre primordiaux : le lymphatique (digestif), le sanguin, le nerveux ou atrabilaire et le bilieux. Ils engendraient pour lui quatre humeurs : la pituite, le sang, l'atrabite et la bile et correspondaient aux quatre éléments : Eau, Air, Terre et Feu.

Ces quatre humeurs sont-elles réelles et la chimie a-t-elle pu leur attribuer, dans le milieu intérieur, une place correspondante. Carton pense que oui ; la lymphe serait la pituite, les globules rouges le « sang », la cholémie la bile ; quant à l'atrabile, elle correspondrait aux spécificités sériques, aux anticorps. Les données modernes de la transfusion sanguine paraissent corroborer ces vues. On sait qu'il y a quatre groupes sanguins ; pour Carton, le bilieux serait donneur universel et le lymphatique récepteur universel ; on ne peut pré-

ciser pour les autres. Quoiqu'il en soit, dans les statistiques, le pourcentage d'individus des groupes et des tempéraments correspondants est analogue; il n'existe pas de tempérament primordial pur, chaque individu étant un mélange à des degrés divers de tempéraments plus ou moins accusés, mais il n'existe pas non plus de groupes purs; on compte environ trente sous-groupes. De plus on peut changer de tempérament comme on peut changer de groupe sanguin.

L'étude, même superficielle, de cette question, les essais de classification des malades, présentent un véritable intérêt que la pathologie ne partage malheureusement plus. Nous avons noté par exemple que les ulcères d'estomac se présentaient plus souvent chez les individus bilieux, que les sujets nerveux et émotifs ont tendance à avoir le syndrome de déminéralisation décrit par Carton et qui n'est autre que la spasmodophilie des manuels (mais on y cherche vainement une pathogénie plus simple que celle endocrinienne): il consiste en une hyperexcitabilité neuro-musculaire, des urines chargées en sels calcaires, des striés blanches sur les ongles, etc... Ces observations sont faciles à faire sans grande perspicacité: elles sont intéressantes parce que l'on ne traite pas un bilieux comme un lymphatique: priver le premier de son activité, c'est diminuer sa résistance, et l'on ne sort pas le second de son empâtement avec de la thyroïde et du dinitro-phénol. Chaque tempérament est exposé à des affections particulières. Le bilieux est menacé du côté de sa glande hépatique à cause de la richesse du métabolisme que réclame son activité, et a tendance à faire de la lithiase biliaire; c'est ce qui lui a fait donner par Hippocrate ce nom qui prête un peu à la critique. Les individus de ce tempérament comman-

dent, s'opposent, luttent, organisent. Les nerveux sont sensibles, émotifs, intuitifs. Les sanguins sont exaltés, emportés, enthousiastés, bruyants. Les lymphatiques sont calmes, placides, mesurés, réguliers. Le nerveux est disposé aux névralgies, aux névrites, aux déséquilibres nutritifs, aux susceptibilités humorales (anaphylaxie), le sanguin aux affections congestives, aux hémorragies viscérales, aux affections cardiaques, et le lymphatique aux troubles des muqueuses, des ganglions, aux catarrhes.

Comme le dit Carton, le bilieux est une flamme, le sanguin un oiseau, le nerveux une pensée, le lymphatique un poisson. Nous ne pouvons nous étendre : toutes ces notions sont exposées avec la conduite à tenir dans chaque tempérament dans un livre de Carton. Chacun comprendra l'intérêt qu'il y a à connaître le devenir possible d'un individu pour le traiter et quelle médecine plus personnelle on fait ainsi, au lieu de « traiter des diagnostics » et non des malades.

A quels signes les reconnaitrons-nous ? Les plus importants sont tirés des rapports des dimensions des appareils considérés. Il n'y a évidemment aucun moyen de mesurer le système nerveux. Mais les anthropologistes ont remarqué que sa longueur était proportionnelle à la hauteur tête-cou de l'individu. Le sternum et son appendice xiphoïde sont un fidèle repère de la tendance au tempérament sanguin. L'appendice xiphoïde est même, pour Carton qui l'a noté le premier, lorsqu'il est bien développé et ossifié, l'indice le plus sûr de la résistance vitale d'un individu ; il témoigne que celui-ci est bâti à chaux et à sable. — Le visage offre trois étages qui correspondent chacun à un tempérament puisque répondant de bas en haut aux appareils digestif, respi-

ratoire, nerveux. On pourrait voir dans le développement du front la marque du bilieux et l'on aurait ainsi dans le visage, les quatre tempéraments. Carton n'en parle pas; on a cependant remarqué que les fronts hauts étaient plus aptes au commandement. D'autres signes peuvent être notés, comme les taches de rousseur du lymphatique; les yeux, les cheveux, les traits ont leur signification. — Sans être chiromancien on tirera de la main un troisième ordre de renseignements: Si l'on ne croit pas (à tort) aux lignes de la main, on pourra noter les stries blanches, dont nous parlions à propos du syndrome de déminéralisation, et qui pour Carton en sont un signe fidèle. On notera aussi la hauteur des lunules, ces petits croissants de la racine des ongles; elle indique la vigueur de la pousse des tissus. — Sans être graphologue, enfin, on pourra lire facilement dans l'écriture des caractères évidents, à défaut d'y lire toute une personnalité: ordre, fermeté, etc...

La présence dans toute manifestation de cette trinité de principes sans lesquels elle ne peut exister et auxquels vient s'ajouter et s'épanouir chez l'homme le principe créateur, rend claire cette question si difficile et si compliquée avec les générations d'auteurs. Cette notion a même une portée si générale qu'on peut l'appliquer comme une clef sur nombre de sujets d'étude.

La vie s'est manifestée dans le même ordre matière-énergie-pensée-crédation. L'étude géologique des terrains le confirme. Le primaire est caractérisé par l'exubérance de la vie en milieu aquatique (poissons, luxuriance végétale du carbonifère), dans le secondaire par la vie aérienne (oiseaux, sauriens, reptiles), dans le tertiaire vie terrestre avec règne des mammifères, dans le quaternaire enfin, apparition de l'homme. Le même ordre se

retrouve dans le développement de l'embryon, chez lequel apparaissent successivement le tube digestif, l'appareil cardio-respiratoire (branchies, puis poumons), le système nerveux et les membres enfin à la cinquième semaine. L'enfant repasse par ces mêmes stades lorsque, de lymphatique (vie végétale par ses racines placentaires, et aquatique dans le liquide amniotique), sa vie devient aérienne à sa naissance pour s'éveiller à l'entourage, aux relations et prendre possession de son moi, quand il commence à saisir, à se mouvoir. Dans l'enfance encore, il n'est guère qu'un tube digestif, puis son thorax s'agrandit aux dépens de son abdomen ; dans l'adolescence son système ostéo-musculaire prend forme. On peut appliquer cette clef aux races, aux saisons, au corps social, aux cathédrales, mais la terminologie applicable aux tempéraments perd évidemment sa raison d'être. On voit donc par ce simple trait combien l'homme participe des règles qui régissent le monde. La trinité des manifestations et l'apparition par étapes successives et de plus en plus élevées de la vie, laisse à penser quelle unité de lois il y a dans le cosmos.

Ajoutons que les anciens connaissaient déjà cette « clef du quaternaire » symbolisée par Pythagore sous la forme d'une pyramide triangulaire, emblème de la création universelle. Le Sphinx égyptien, les quatre animaux de l'Apocalypse (IV, 7), représentent de façon allégorique les quatre attributs de la personne humaine : savoir avec la pensée humaine, vouloir avec la vigueur du lion, oser avec les ailes de l'aigle, se taire avec la force du taureau. La Genèse même paraît se conformer à cette succession des étapes de la vie puisque, après la création des éléments eau, ciel, terre, Dieu créa, dit-elle, la vie végétale, puis animale ; cette dernière elle-même

successivement aquatique, aérienne et terrestre. La création est achevée dans l'homme fait à la ressemblance de Dieu puisque possédant, comme Lui, la faculté de créer.

La Genèse explique par la Chute le mystérieux problème de la connaissance du Bien et du Mal. Nos cerveaux occidentaux, s'ils ont de la peine à accepter l'explication, n'en auront sans doute aucune à accepter le fait même. C'eut été lui retirer d'une main ce qu'il lui donnait de l'autre, si Dieu, après avoir nanti l'homme du pouvoir de créer et de se connaître en tant que personnalité autonome, ne lui avait donné le libre-arbitre. Ainsi pourvu de ces attributs, l'homme se serait élevé comme un élève dans les classes successives en extériorisant ses potentialités, s'il ne s'était trouvé en présence du Mal.

Comment ce problème se pose-t-il? Les Orientaux, les Hindous en particulier, prétendent qu'il existe une conscience dans la pierre comme il en existe une dans la plante et l'animal. Si l'on entend par conscience le fait de percevoir certaines vibrations qui nous échappent, il est certain, et Axel Munthe en rapporte des exemples, que les animaux perçoivent par exemple l'approche de la mort. Certains peuplades primitives auraient aussi, en plus du pouvoir d'envoûtement, celui de communiquer à distance par la pensée. Point n'est d'ailleurs besoin d'aller chercher aussi loin des exemples de ces perceptions à distance: des faits de cet ordre sont aujourd'hui connus et ne relèvent pas du domaine de la supercherie. Par contre, ces pouvoirs relèvent parfois de la magie noire, pratique diabolique puisque ramenant l'homme à des étapes de son évolution qu'il a franchies. L'homme n'a plus besoin de ses instincts

pour se diriger puisqu'il a l'intelligence. L'animal est soumis à leur déterminisme, l'homme s'en est dégagé. Il y aurait donc chez l'homme des consciences dont normalement il n'utilise plus les résonances et qui correspondraient à la conscience animale pour les collèges orientaux, et des consciences supérieures allant des formes supérieures de l'intelligence jusqu'aux sentiments les plus élevés. Il ne doit pas envier aux insectes leur « intelligence » ; on vante les alvéoles parfaitement hexagonales de l'un, la sûreté des injections des centres nerveux de cet autre qui immobilise sa proie pour que sa larve la dévore vivante, mais on ne signale pas que l'abeille se perd si l'on déplace de peu sa ruche et que le *spex* languedocien continue sottement à fermer son trou après que sous ses yeux on en a retiré les œufs.

La connaissance du Bien et du Mal et le libre-arbitre entraînent que l'homme, sur le plan physique ou psychique peut répondre d'un côté ou de l'autre aux sollicitations que l'extérieur effectue et la matérialisation dans un domaine ou dans l'autre des influences du mal constitue ce que les religions appellent le Péché. Il n'y a rien d'extérieur d'ailleurs dans ces influences ; comme le dit Hamlet, « there is nothing either good or bad, but thinking makes it so ». Les Orientaux prétendent aussi que l'homme a non seulement un corps physique mais aussi un corps psychique ; on peut d'ailleurs, après des expériences effectuées scientifiquement, non seulement le concevoir mais le démontrer. Ce ne sont pas les influences extérieures qui altèrent ce corps physique ou psychique, mais la manifestation sous la forme négative de ces influences. Le but de l'existence serait alors de s'affranchir de ces influences pour progresser dans les

domaines de l'intelligence ou plus élevés encore, et rejoindre ainsi cette monade dont parlait Leibnitz, présence en nous de Dieu. Le corps serait une limitation à notre activité, mais une limitation nécessaire, fût-ce quand ce corps est malade ou amputé, comme la limitation à l'activité d'un savant est nécessaire quand il revêt un scaphandre pour explorer un fond marin (E. Arnaud). Le fait d'avoir un tempérament donné lymphatique par exemple, n'impliquera pas plus que celui-ci aura des catarrhes que le bilieux n'aura une vésicule biliaire pleine de calculs; il indique seulement que ces tempéraments sont exposés à ces affections de même que le scaphandrier est exposé par la limitation de son enveloppe à des accidents particuliers.

Le lecteur nous en voudra à la fois de la longueur et de la rapidité de cette digression. Qu'importe; il était nécessaire de montrer jusqu'où va cette question, mais il ne nous était pas possible de la développer. On verra seulement ainsi, que l'on peut être d'un tempérament ou d'un autre, mais que suivant le domaine où se manifeste l'individu ce tempérament aura une signification différente.

De par sa limitation l'homme est soumis à un déterminisme et à des lois qu'il ne peut enfreindre impunément. C'est là le sens de cette allégorie que l'on trouve dans un vieux texte de Lordat, professeur à Montpellier, qui montre une barque, à l'avant de laquelle est une jeune femme tenant une voile et tournant le dos à la direction du vaisseau; à l'arrière, un squelette avec sa faux tient la barre; au milieu, un vieillard dirige la voile appuyé sur deux béquilles; la jeune femme est, dit Carton qui l'a interprété le premier, la force vitale exubérante et folle, la mort est notre corps matériel qui

nous limite, le vieillard est notre esprit appuyé sur la science et la religion. Ces lois, les naturalistes ont cherché à les connaître parce que le médecin, s'il n'ignore pas le rôle du facteur moral, se doit de se *limiter* lui aussi au domaine physique. Tant mieux s'il en est qui guérissent par la foi, mais ceux qui n'ont pas la foi ?

Toutefois, même dans cette limitation, le médecin se doit de comprendre les lois naturelles en les soumettant au jugement, non seulement de son intelligence, mais de son cœur, et c'est à ce point de vue que la médecine contemporaine est le plus coupable. Nous avons vécu une ère de limitation matérielle trop étroite où l'on a attaqué la maladie à la seringue et au microscope ; nombreux sont ceux aujourd'hui qui « laissent, comme le disait le professeur Giraud dans sa leçon inaugurale de clinique médicale, monter ces voix intérieures », notre refuge contre ce matérialisme. Grasset se réservait de « passer de son laboratoire à l'oratoire ».

Si Dieu est l'auteur du cosmos, il est à supposer que c'est lui qui le pense dans chaque systole de ce monde et dès lors le phénomène de la guérison cesse d'être un hasard heureux. S'Il veut que les hommes viennent à lui en tant que personnalités autonomes, Il veut aussi que la santé soit le résultat d'un effort personnel. La santé recouvrée par des hommes qui apparemment n'y avaient plus droit, comme Roux, Upton Sinclair, Carton, devient alors la source d'une vie autrement féconde et dont aucune minute n'est neutre. La vie est le résultat d'une lutte constante, de victoires sur l'épreuve.

Si l'esprit n'est pas ouvert, par quelque porte que ce soit, sur ce quelque chose de plus vaste, de partout présent, que nous ne pouvons saisir sans que cela nous échappe, le médecin est comme un peintre sans inspira-

tion, qui veut peindre quand même et imposer ses vues personnelles. On est parfois frappé à quel point les formes que crayonne Rembrandt semblent sortir de l'ombre; parfois même aucun trait ne les souligne, mais la seule ombre les offre par les clartés qu'elle laisse; comme si cette forme était clarté dans son esprit et qu'il la dessinait en effaçant autour d'elle les fausses interprétations qu'il a eu tant de peine à effacer dans son propre esprit. C'est même à ce trait que l'on reconnaît l'artiste vrai.

Les conditions de notre vie occidentale ne sont pas faites pour nous faire apprécier pareil procédé. Tout n'y était que recherche du record, du matériel le plus colossal ou le plus rapide. Aujourd'hui, où chez nous cette excitation est mise en veilleuse, une occasion nous est offerte de revenir sur ces valeurs. Quelle inspiration pourrait recevoir de la vie et de la maladie un médecin qui ne pense qu'en fonction du laboratoire ou du signe clinique. Trousseau le dit bien, la science n'est rien au lit du malade, elle dépend du sentiment de l'artiste qui l'interprète. Le laboratoire n'est que le prolongement de son œil, de son tact et de son ouïe: il serait fou de s'en laisser faire accroire par lui.

Nous ne nous sommes peut-être pas fait comprendre assez profondément. Mais si pour le lecteur « le monde est, comme dit Giraudoux, plus en sûreté dans une seule note juste que sur le pont d'un superdreadnought » (on dirait aujourd'hui d'une forteresse volante) nous laisserons là le problème de la main et de la pensée; la Beauté, la Justice... sont de trop frêles entités pour que nous ne les protégeions de toute notre chaleur, en ce moment où le monde les écrase sous les chenilles et torpilles d'acier. Le même lecteur partagera aussi ce point de vue.

CHAPITRE II

LA MALADIE

« Il faut surtout que les médecins sachent penser, qu'ils prennent le temps de réfléchir, qu'ils ne s'arrêtent pas à l'expression phénoménale des maladies mais qu'ils se représentent les conditions qui engendrent et qui entretiennent ces maladies, qu'ils se constituent une doctrine, qu'ils s'élèvent aux idées générales. »

BOUCHARD.

La maladie, effort curateur de la nature. — Elaboration et déviation de l'énergie. — Les deux catégories de maladies: diathésiques et infectieuses. — Apparition et cycle de la maladie. — Les causes éloignées. — L'élimination. — Psychisme et maladie.

Tous les auteurs de tradition hippocratique ont affirmé la nature éliminatrice de la maladie. « La nature de toutes les maladies est une, disait Hippocrate. Elles ne diffèrent que par leur siège... elles se guérissent toutes au moyen de quelque évacuation ». En tête du premier chapitre de sa « Médecine pratique », Sydenham déclarait: « La maladie n'est autre chose qu'un effort de la nature, qui, pour conserver le malade, travaille de toutes ses forces à éliminer la matière morbi-

fique ». Broussais lui-même le reconnaissait : « Prendre, disait-il, les entités morbides factices comme des puissances malfaisantes qui agissent sur les organes et les modifient en y produisant tel ou tel désordre, c'est prendre les effets pour les causes ».

Or, de nos jours, que voyons-nous ? On considère que le microbe attaque l'organisme et, qu'il soit filtrable neurotrope ou dermatrope..., on considère la maladie comme une réaction de l'organisme à cette attaque. Si l'on relit les discours de Démosthène aux Athéniens, prononcés pour sortir ceux-ci de leur incroyable apathie, et si l'on peut comparer les maladies des individus aux maladies des peuples, on comprendra que celles-ci ne sont pas uniquement le fait d'une attaque extérieure, mais surtout celui d'un affaissement intérieur. Le chevalier de Dürer, qui s'avance entouré du Diable et de la Mort, ne se voit attaqué que s'il trébuche et détourne ses yeux de la Ville Eternelle. L'organisme ne se comporte pas de façon différente vis-à-vis du germe infectieux. Si, pour le classique, le pneumocoque crée une alvéolite, une pneumonie, si pour lui le tréponème pâle attaque les cordons postérieurs de la moëlle, le cerveau, la peau, et le bacille d'Eberth les plaques de Peyer, devant des lésions aussi différentes qu'une réaction fibreuse et une pneumonie caséeuse créées par le même germe, il est bien forcé de parler de terrain. Il croit ainsi renouer avec une tradition perdue (les « humeurs péquantes », etc...), mais en réalité il méconnaît l'esprit de la doctrine d'Hippocrate, ainsi que le prouve surabondamment l'exclusivité de ses recherches tournées vers le germe en clinique, le sérum et la chimiothérapie spécifiques en thérapeutique. Comment pourtant ne pas admettre le raisonnement logique des anciens. Cette importance du

terrain est tellement évidente que l'on se demande si l'on ne plaide pas une cause déjà gagnée. Il n'en est malheureusement rien.

A regarder les choses objectivement, la maladie ne diffère pas d'une fonction aussi banale que la digestion. Le corps réagit au contact des aliments et après les avoir attaqués par tous les sucs et s'en être assimilé la substance, il en rejete les déchets. « Entre l'aliment chargé d'épices, dit Trousseau, associé aux condiments les plus énergiques, entre les viandes déjà arrivées à un degré de corruption très avancé qui les font d'autant plus rechercher par le gourmet, et les causes morbifiques qui ébranlent et stimulent le système nerveux et qui altèrent la crase du sang, où est la différence? »

Cela ne revient pas à dire que la maladie est une réaction identique à une attaque microbienne. Comme le confie Socrate à son jeune ami Glaucon « l'homme s'emplit d'humeurs et de vapeurs comme un étang... sous l'effet du régime et de la paresse ». Ce sont les germes qui mettent le feu à ces vapeurs. Si l'on continue la comparaison avec une maladie nationale, l'invasion ne se fut pas produite sans un passé d'erreurs. Comme le disait Démosthène aux Athéniens : « Philippe est mort. Non, il n'est que malade dites-vous... Si Philippe n'était pas, c'est vous-même qui créeriez un autre Philippe ». L'attaque extérieure devient la cause d'une reprise de conscience nationale qui lui fait retrouver ses vertus premières. Ainsi envisagée, la maladie échappe au hasard et aux caprices des germes, elle devient la suite logique d'erreurs personnelles, elle cesse d'être considérée sous le seul aspect de la crise déclenchée par les causes occasionnelles. On voit combien est logique l'attitude du naturisme vis-à-vis d'elle; il cher-

che à améliorer les capacités personnelles de résistance, plutôt que d'essayer de soustraire par tous les moyens le sujet aux attaques; n'est-ce pas une attitude plus humaine que l'autre. Le naturiste est un peu semblable à un économiste qui chercherait à enrayer les crues d'un torrent par le reboisement plutôt que par des barrages.

La maladie est la déviation d'une énergie qui se manifeste parfois violemment en accès fébriles, etc... Carton se demande comment cette énergie a été déviée et pour cela il examine la façon dont l'énergie en général arrive jusqu'à l'homme. On sait, bien que cela ne parle guère à notre imagination, qu'elle existe, colossale, dans l'atome: l'électron tournerait sur lui-même à la vitesse de 120 millions de milliards de kilocycles (mille tours sur soi-même) par seconde. Cet électron tournerait lui-même autour du noyau en un système solaire, miniature de celui où nous vivons modestement sur l'un de ses fragments. Comment à partir de l'eau et de la lumière solaire, la Vie s'est-elle tout à coup manifestée?; nous ne savons, mais ce que nous savons c'est que le soleil a une importance capitale. — Il semble que ce soit les êtres monocellulaires qui aient préparé les formes supérieurs plus organisées. De nos jours ils sont encore au début, et, par suite, à la fin du cycle, toujours modifiant autour d'eux le milieu à l'aide des mystérieux ferments. Ils dégradent le sol, le nitrifient, le déblayent des amoncellements de cadavres animaux. Les végétaux puisent dans le sol cet azote (parfois en symbiose avec les microbes), les sels minéraux, l'eau, et dans l'atmosphère, la lumière solaire, l'oxygène, le CO^2 et l'eau encore, à partir desquels ils effectuent par la chlorophylle la synthèse des glucides. Ils accumulent ainsi au sein des protoplasmas cellulaires des condensations d'énergie

solaire sous forme de glucides, des protides, des sels minéraux vitalisés, des vitamines et c'est sur ces accumulations, sur elles seules, que, directement ou indirectement, vit le règne animal.

La vie ne subsiste qu'en se manifestant. Le muscle, la pensée, s'ils ne s'exercent, se rouillent et s'atrophient. Dans chaque domaine où il peut vivre, l'être doit se manifester sous peine de mourir dans ce domaine. Sur le plan matériel de la digestion, l'homme désarticule les molécules élaborées par les végétaux et capte l'énergie qui a servi à les accoupler. Par des ferments analogues à ceux qui pour le compte des microbes attaquaient les cadavres animaux et végétaux, les cellules digestives effectuent ces démolitions et les émonctoires éliminent les déchets. Cette énergie est dirigée sur tel ou tel plan, et, selon ce que nous avons dit, on pourra imaginer qu'elle puisse être rayonnée depuis le plan matériel jusqu'aux plans les plus élevés. Cette mystérieuse transsubstantiation doit exister, puisque l'effort intellectuel se solde au même titre que l'effort physique par un besoin de repos et de nourriture.

Mais tandis que chez l'animal cette énergie est harmonieusement répartie, l'homme a tellement brouillé les cartes, dans son désir de se mettre au premier plan de la création, que, malgré son intelligence et ses dons, il a complètement détourné sa vie de son sens; il ne sait la régler en accord avec les lois naturelles. De là découlent des perturbations qui accumulent dans son organisme la « matière morbifique » des anciens auteurs. Il est difficile évidemment de connaître le cours de cette déviation et la chimie ne nous en a pas montré les métabolismes, mais il n'est pas douteux que tout heurt expose à un contreheur qui remet la barque dans sa direction.

C'est en cela que réside l'unité morbide des anciens. Peu d'auteurs la reconnaissent parce que peu d'entre eux ont su se détacher des masques criards que revêt la maladie, lorsque la nature, sous l'influence des causes secondaires, germes, froid, humidité, que nous nommons causes déterminantes, déclanche une crise éliminatrice qui s'appelle rougeole, bronchite, eczéma, etc... Cette réaction, dont la fièvre et le symptôme majeur, celui qui traduit que la nature est en train de « cuire » la matière morbifique pour l'évacuer au cours d'une crise lorsqu'elle est mûre, est une réaction à respecter. Or, bien souvent, le médecin voit en elle la maladie et s'efforce, avec son arsenal thérapeutique, d'en étouffer les manifestations au lieu de les aider ou de les atténuer seulement lorsqu'elles sont trop violentes.

L'importance du terrain ne peut plus échapper : les tuberculoses graves, très rapidement mortelles, apparues ces dernières années, viennent évidemment de la misère physiologique. Les furoncles des diabétiques ne sont pas le fait du seul staphylocoque. Mais on n'a pas étendu son rôle dans la pathologie : on ne l'a mis en cause que là où ce rôle était criant et l'on se demande toujours quel est le virus des réactions méningées lymphocytaires curables, celui de l'angine à monocyte, de la rougeole... comme si, sans cette notion de microbe, on ne pouvait avancer aucune autre explication.

« Les maladies diathésiques sont des accidents paroxystiques, des révoltes de l'organisme, des orages pendant lesquels la matière mal élaborée ou indûment accumulée va être brûlée ou expulsée. » (Bouchard). On comprendra donc que le médecin doive s'abstenir d'une thérapeutique intempestive dans les maladies diathésiques. Mais les maladies infectieuses ? Pour Carton leur

essence est la même. Il a observé souvent des fièvres typhoïdes chez des individus ne vivant que d'eau bouillie et d'aliments cuits ou stérilisés. Il est évident que dans les grandes pandémies, le génie épidémique ne tient guère compte des tempéraments individuels, mais même là des conditions favorisantes sont indiscutables, comme la misère dans le typhus. L'épidémie est à une population ce qu'est une maladie épisodique à un individu ; son fléau serait nécessaire, dit Carton, pour la sélection de la race. Ce mode d'épuration est en tout cas supérieur à la guerre qui écrase aveuglement, détruisant les plus solides, et ceux en général les mieux faits pour s'entendre. Aujourd'hui où l'homme a appris à se préserver par la prophylaxie, la vaccination et la sérothérapie en particulier, des infections aiguës épidémiques, mais où il n'en a pas pour cela cessé de vivre sa vie déréglée, le nombre des maladies aiguës diminue, mais celui des cancers, de la tuberculose, du diabète, du rhumatisme chronique et des troubles mentaux augmente. Il paie cher ses prétendues conquêtes.

Comment la maladie éclate-t-elle ? Comment sur un état de prédisposition morbide donné, une réaction aussi violente qu'une pneumonie, une ostéomyélite se déclanche-t-elle ? Il est notoire qu'un individu, qui eut pu accomplir en d'autre temps cent imprudences, contracte une pneumonie après une exposition à un courant d'air. Comment d'autre part des maladies aussi patentes que la variole, la vérole, qui n'ont pu échapper à des observateurs comme Hippocrate, Celse, Aretée, Galien, ont-elles pu apparaître ? Il faudra peut-être revenir aux idées de Béchamp, défendues par le professeur Pagès. Si des grains de blé enfouis depuis des milliers d'années dans les tombeaux des Pharaons, ont

pu germer après ce laps de temps; si d'autre part des noyaux de cerise, semés à la même date, dans les mêmes conditions, éclosent les uns au mois d'avril suivant, les autres un, deux et trois ans après, on comprendra qu'il est probable qu'il existe une forme sous laquelle le germe demeure inattaqué en attendant les conditions favorables. Cette forme qui supporte toutes les caractéristiques de l'espèce est le microzyma de Béchamp. On sait que l'on peut chercher vainement au bout d'un certain temps les bacilles d'Eberth dans une eau qui, pourtant, est la source de la fièvre typhoïde. Ces microzyma ne sont-ils pas la forme filtrable des germes? Trousseau, qui cite ces travaux, a exposé des idées passionnantes dans sa clinique sur la contagion où nous avons puisé les exemples ci-dessus.

Considéré de cette façon, le microbe perd de son pouvoir maléfique. Certes, par son passage d'un individu à l'autre, il peut atteindre à une malignité qui interdit de lui retirer notre considération, mais il perd sa valeur de bouc-émissaire de toutes les maladies et peut être considéré comme un instrument nécessaire de la nature qui déclanche la réaction salutaire à notre organisme. La vaccination n'en est-elle pas la preuve puisqu'elle cherche à déclancher *aminima* la maladie pour nous l'éviter dans sa forme majeure?

Carton parle fréquemment de l'alimentation nocive comme facteur principal de l'accumulation de « la matière morbifique ». Il n'est pas le seul: le professeur Marcel Labbé n'hésitait pas à la mettre *sur le même rang que la tuberculose, la syphilis et le cancer en tant que fléau de la civilisation moderne*. C'est, on le sait assez, dans ce domaine que les appétits de l'homme se manifestent le plus. Il se laisse entraîner à manger

excessivement, bien au-delà des besoins de son organisme, jusqu'aux approches de la congestion cérébrale parfois; ses mets sont compliqués, raffinés; on peut faire fond sur la résistance vitale de l'individu si l'on pense aux mélanges que font les ingesta de certains repas dans notre tube digestif. Pour venir à bout d'un pareil apport, il doit mettre en branle toutes ses ressources digestives, toute l'économie participe à l'effort curateur et cet effort se traduit par une pléthore qui est unanimement reconnue comme le test le plus sûr de la santé. C'est une forme de ce besoin d'excitation que les restrictions ont bien fait baisser à l'heure actuelle.

Au lieu de voir dans notre alimentation on ne sait quelle lutte pour la vie de nos cellules digestives, on peut la concevoir, avec le naturisme, sous une forme moins guerrière. On peut la comparer à la vie dans la nature; un homme jeune cherche rarement dans une course en montagne autre chose qu'une altitude, un passage dur, qui lui permettent d'étonner et de se prouver sa grande valeur. Il fait une grande dépense nerveuse et physique. La sagesse lui venant, il se laisse davantage pénétrer par le calme des choses et accomplit ses exploits sans efforts, comme en se reposant. De même pour l'alimentation; elle doit cesser d'être pour le sage la recherche d'une excitation, une épreuve de fond qui épuise les forces. Elle prend alors un caractère religieux comme tout acte qui nous fait participer aux forces et à l'harmonie de la création.

C'est dans cette communion avec la nature que l'on doit trouver le secret de l'extraordinaire résistance à la fatigue de certains peuples « sauvages »; c'est sur ce terrain après celui de la question alimentaire que nous pêchons le plus, cette fois par défaut. St. Ed.

White raconte dans son petit chef-d'œuvre, *La Forêt*, qu'il a vu des fillettes indiennes accomplir en pirogue des prouesses qu'il n'égalera jamais (remonter un rapide avec des perches). Les heures de marche que peut fournir un porteur indien avec un nombre respectable de livres de paquetage sur le dos est considérable. Comment seraient-ils exposés comme nous aux catarrhes, aux gripes et autres ennuis physiques.

Jules Romains raconte, lui, que l'on peut, à New-York, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, vivre une vie « normale » : acheter une voiture, se faire raser, prendre un bon repas, etc... Outre que nous ne voyons aucun avantage à ce trafic nocturne, c'est encore là une violation de cette loi du rythme, loi que nous trouvons du haut en bas de la nature. Il n'est de vie qui ne se manifeste par une pulsation par la loi d'action-repos. Nous pensons nous tirer indemnes de ces erreurs.

Alimentation mal comprise, vie sédentaire, irrespect des rythmes de la vie, sont les trois fléaux de notre vie d'homme moderne. Ils créent les syndromes d'aptitude morbide, ces états de pré-maladie décrits par Carton. C'est sur ces syndromes qu'éclate le masque que revêt la maladie au cours de l'effort curateur de la nature. Tous les anciens ont insisté sur la coction, la crise. La coction est la maturation de la « substance morbifique » de Trousseau : elle amène la maladie à son apogée et, dans un redoublement de la vigueur des symptômes, la crise se produit à la suite de laquelle s'effectue l'élimination des déchets de cette digestion. La maladie la plus typique à cet égard est la pneumonie, avec sa crise du neuvième jour et la débâcle urinaire, chlorurique... Mais toutes les personnes qui ont été enrhumées savent que la toux est d'abord crue, puis qu'elle est grasse au

moment de l'élimination. Comme toutes les autres pulsations de la nature, la maladie s'inscrit donc par une courbe, avec un acmé et une crise, suivie de la chute des symptômes. Ce cycle se retrouve aussi bien dans la tuberculose osseuse, où Calvé a montré son importance, que dans une otite : il ne suffit pas de percer un tympan pour que les symptômes s'amendent, il faut que le cycle s'effectue.

L'élimination se fait par toutes les voies : il n'est d'organe au contact du milieu extérieur qui ne puisse en devenir le siège. On sait son importance. Nous avons pris l'observation d'une malade qui, atteinte d'une rougeole, fut renvoyée de la Maternité ; au cours de son voyage pour se rendre chez elle, au lieu d'entrer à l'hôpital, elle pris froid et son éruption disparut complètement ; elle reparaissait huit jours après, confluenta, avec des symptômes généraux graves. La peau est, semble-t-il, dans ce cas, le siège d'une élimination. Elle en est le siège de bien d'autres. Les naturistes prétendent que le sarcopte de la gale vit des déchets éliminés par cette voie et le P^r Jeanselme a rappelé que les vétérinaires peuvent à volonté faire apparaître ou disparaître sur les ovins, la gale, suivant qu'ils les nourrissent mal ou bien. Le furoncle est dû à autre chose que le staphylocoque ; pourquoi ne pas croire au rôle des émotions, des fatigues, dans son apparition. Le professeur Gaté a publié l'observation d'un enfant mort de néphrite aiguë : atteint d'un eczéma généralisé, on avait seulement « séché » cet eczéma avec une banale pâte-à-l'eau ; cet enfant avait 12 *ans*. Enfin, encore au niveau de la peau, les anciens ont toujours accordé grande attention à la transpiration. — L'appareil respiratoire, avec sa gamme de coryzas, de bronchites, d'angines, est lui aussi

une porte de sortie des déchets. Les catarrhes des rénaux ne relèvent pas de l'infection. — Les glandes salivaires aussi éliminent aussi bien des sels calcaires, que le mercure du traitement antisypilitique; les glandes lacrymales, en déversant des produits irritants, sont, plus qu'« un froid », la cause des conjonctivites. — Les règles chez la femme opèrent chaque mois une chasse importante; Hippocrate pensait qu'elles évitaient la goutte aux femmes et pour Carton les ennuis de la castration seront dus moins à des troubles hormonaux qu'à une intoxication par les déchets qui ne trouvent plus là leur exutoire.

La fièvre est de tous les symptômes celui qui traduit le mieux la réaction éliminatrice; elle élimine la chaleur des combustions anormales. Tissot pensait que l'asthénie et l'inappétence sont un recueillement de la nature pour se consacrer à la purification de l'organisme.

Carton estime qu'en chirurgie les succès inexplicables de certaines opérations (Spencer Wells...,) n'ont pas d'autre explication que la « purge » de l'organisme par l'acte opératoire et le jeûne qui le suit. On sait que l'appendice de certaines appendicites chroniques n'offre aucune lésion, ni à l'œil nu, ni au microscope. Le succès de l'acte opératoire est d'ailleurs temporaire.

Voilà ce que pense le naturisme de la maladie. La médecine moderne a beaucoup de peine à admettre que le psychisme ait directement ou indirectement une influence sur elle. Qu'une cause immatérielle, comme l'émotion, puisse créer à elle seule un désordre non seulement fonctionnel mais organique, voilà qui la plonge dans le désarroi et la fait se rebiffer. Leriche a pourtant montré ce rôle de l'émotion dans l'apparition d'une artérite oblitérante, Laubry de même dans des

myocardies qui ne présentent pas seulement des désordres fonctionnels. Trousseau admettait que la maladie de Graves-Basedow est une névrose du sympathique d'origine émotionnelle qui provoque la congestion de la glande thyroïde, comme l'émotion peut couvrir notre visage de rougeur. Si l'on lit les nombreuses observations du docteur Tournier, réunies dans son livre *Médecine de la personne*, on ne pourra guère douter de l'influence du moral sur le physique. Le médecin répugne avec raison à sortir de sa spécialité, à se livrer à une psychanalyse alléatoire et non exempte de dangers, mais ces expériences valent d'être connues, ne serait-ce que pour les montrer aux sceptiques.

CHAPITRE III

« CURATION » DES MALADIES

Il faut quelques fois fermer la main qui était pleine de médicaments et attendre encore quelques jours; bien souvent alors on voit se réveiller les fonctions normales, assoupies, étouffées ou dénaturées et l'on assiste avec bonheur aux actes puissants de ce que l'on appelait autrefois sans trop le comprendre, la nature médicatrice.

TROUSSEAU.

Alimentation, régime. — Le mouvement. — L'eau. — L'air. — La lumière. — L'élimination. — Les médicaments. — Le traitement mental.

De ce que nous avons dit de la conception naturiste de la maladie, il ne sera pas malaisé de dégager le sens dans lequel ira la thérapeutique; mais on ne manquera pas de se sentir bien désarmé si tout le rôle du médecin est de pratiquer le « wait and see ». Ainsi qu'on va le voir, cette thérapeutique donne plus de matière à la réflexion que la rédaction d'une ordonnance et l'on ne tardera pas au contraire à se sentir embarrassé du nombre de problèmes à résoudre. Nous ne pouvons que renvoyer aux sources pour avoir des exemples de ce que peut la méthode; elle contient sans conteste des éléments d'un grand intérêt.

C'est à l'alimentation et au régime qu'elle s'adresse d'abord, parce que, nous le répétons, pour tous les auteurs naturalistes et pour beaucoup d'autres, ce sont eux qui sont les plus grands responsables. Nous avons cité Marcel Labbé, nous pourrions citer Michelet, mais qu'avons-nous besoin de citations sur un terrain où nous connaissons tous notre laisser-faire.

Alimentation — Régime

Nous avons essayé par un exemple de montrer combien l'état d'esprit dans lequel on la fait peut changer le devenir, le sens d'une action. Il y a ainsi des gestes que l'on fait inlassablement sans les comprendre jusqu'à ce que l'étincelle de la perception personnelle en transforme l'accomplissement. L'on sait que beaucoup d'individus recherchent dans l'alimentation plus une congestion générale qu'une vraie réparation des forces, qu'il en est qui ne mastiquent pas, que d'autres noient dans un flot de paroles leur repas comme si l'attention des convives était leur aliment de choix. Peut-être a-t-on exagérément vanté la sobriété des paysans, mais il est certain que l'on est parfois frappé du silence et du recueillement présidant à leur repas après la fatigue de la journée. Dans l'acte de manger il y a bien un sens sacré, dont la croix faite sur le pain et la prière qui le précèdent sont encore les signes.

Carton insiste après d'autres, comme Mauriès et Fletcher, sur la mastication. C'est la seule partie de la digestion qui soit soumise à notre volonté. Elle a pour but non seulement de dilacérer et de triturer les aliments, mais encore de les imprégner de salive où, on le sait, se trouve un ferment qui commence le dédouble-

ment de l'amidon. Elle déclanche, comme l'a montré Pavlow, une série de réflexes préparant tout le tube digestif à son entrée en scène. Or, un des grands principes de la diététique actuelle est de présenter les aliments en purée: on estime qu'ainsi « ils passent mieux ». On fera la différence en avalant une purée de pois cassés et en en mangeant la même quantité sous forme de pois entiers bien mastiqués. Le nombre des ulcéreux gastriques qui ne prennent pas la peine de mastiquer laisse à penser que cette négligence est pour quelque chose dans leur maladie. Sans aller jusqu'à mastiquer les liquides comme le préconisent les fletcheristes (il y a toute une secte de zélateurs de Fletcher), ni manger montre en main comme le conseillait Mauriès, chacun peut apprécier les résultats que donne la méthode.

Nous n'entrerons pas dans le détail qu'accorde Carton à l'étude des aliments: cette étude est d'ailleurs moins fastidieuse qu'on ne croirait, si l'on ne l'envisage pas sous son seul aspect calorimétrique. On sait combien le calorimètre et la chimie jouent un rôle important dans l'établissement de la ration journalière pour les classiques. Ils ont fait perdre de vue que l'homme ne peut vivre d'aliments morts, que la vie ne vit que de la vie. L'idée ne serait pas venue à un chimiste, de la pillule nutritive assurant la ration complète, s'il avait mieux su que l'homme ne peut être extrait comme une racine carrée de son milieu naturel et que la vie a des lois plus exigeantes que la chimie, même si les effets de leur violation ne sont pas immédiats. Ces lois se sont imposées à l'homme sous la forme des vitamines que par un retour trop grand on essaie maintenant d'injecter dans un peu tous les cas. On fait dans ce but ingérer à des nourrissons des jus de citron dont l'acide ruine leur équilibre minéral.

Carton s'élève contre la réputation faite à la viande d'être un tonique de premier ordre. Le calorimètre indique déjà qu'une assiettée de lentilles contient plus de calories qu'un beefsteack; la quantité de matériaux azotés même y est plus importante, puisque il y en a 23 % dans celui-ci et 24 dans les lentilles. Les légumineuses, en général contiennent plus d'azote que la viande. On sait l'importance de cette ration azotée quotidienne de 1 gramme par jour et par kilog de poids. Il semble qu'elle joue le rôle de stock de pièces de rechange tissulaire, alors que les glucides jouent celui de carburant. Ce qui le montre, c'est que les glucides sont bien mieux supportés par les diabétiques, si ceux-ci ont une ration azotée suffisante. — Les protéines animales en putréfaction sont la source de composés toxiques, les ptomaines; ces composés font se développer dans l'intestin une flore microbienne importante, puisque le seul fait de passer du régime carné au régime végétarien suffit pour faire passer de 65.000 à 2.500 le nombre des germes par millimètre cube de matière. La viande serait ainsi, pour Carton, la source des appendicites et nous avons pu, dans presque tous les cas, contrôler le bien-fondé de cette façon de penser. — Ce n'est pas à dire que l'on doive ne jamais manger de viande; il est des métiers de force où un aliment vigoureux est facilement métabolisé, mais l'exagération était évidente avant la guerre. La nature nous offrant sous forme non toxique des protides, pourquoi faire une différence morale extrême entre les anthropophages et les malades qui boivent sans un dégoût insurmontable le sang des animaux à la porte de l'abattoir. On comprend que certaines religions défendent le porc à leurs fidèles et qu'il est un peu excessif de manger une viande aussi toxique

que celle d'un animal forcé à la chasse ou faisandé. Le poisson, que la religion catholique permet pendant les carêmes, est pourtant une viande encore plus toxique que l'autre. Eminemment putrescible elle est moins nourrissante. Pour Carton, de plus, la lèpre serait l'apanage des peuples ichtiophages.

Il s'élève par contre contre la réputation faite aux œufs d'être les ennemis du foie. A condition d'éviter la conserve (empoisonnement par la crème de Saint-Honoré), l'œuf est un excellent aliment, vivant, phosphoré, minéralisé... Les susceptibilités sont très atténuées par le fractionnement dégressif des doses et leur incorporation à des farines (gâteaux). Les poules, comme les vaches, donnent, si elles sont nourries de déchets industriels, des produits impurs.

Carton ne reconnaît pas au lait son titre d'aliment de malade. Trop pauvre en fer, trop riche en graisse, il anihile les sécrétions digestives. Pour H. et M. Hinglais, lui et ses dérivés seraient notre ressource principale en sels minéraux (?). L'action de la fermentation, comme nous allons le voir pour le pain, facilite beaucoup sa digestion sous forme de « caillé », yogourt, etc... Les naturistes, dont Carton se sépare ici, rejettent ces produits, comme tout ce qui a fermenté.

Carton a écrit sur le pain des pages qui élèvent cet aliment à la hauteur de l'aliment de base de l'homme. Le Français redemande du pain, disent les Anglais. Tant mieux, mais si aujourd'hui le pain est fait avec des farines blutées à 98 %, c'était avec des farines blutées à 55 % avant la guerre, c'est-à-dire que 45 % du produit de la mouture du grain était destiné à l'élevage. Or, l'enveloppe du grain contient les grosses cellules d'aleurone, si riches en phosphore, en sels mi-

néraux, en vitamines, parce que rapprochées plus que le centre du rayonnement solaire vivifiant. Ces vitamines ne sont pas détruites par la cuisson ainsi que l'a montré le professeur Mouriquand qui, élevant des pigeons les uns avec du pain-blutage 70 % et les autres avec du pain-blutage 98 %, a montré que ces derniers n'étaient pas atteints par les accidents nerveux des premiers. Mlle Morel, dosant la vitamine PP dans les aliments des nourrissons, en trouve 13 mgr. par 100 gr. de son contre 1 mgr. dans la farine blanche. Ces chiffres éloquentes et récents (*Presse médicale*, novembre 1942), témoignent en faveur du pain complet. Il n'est pas douteux que notre pain de guerre, accusé de tous les méfaits, nous a assuré là un apport en sels minéraux, vitamines, etc... très important. De plus, il nous est présenté rassis, ce qui favorise sa digestion, bien que celle-ci bénéficie avant tout du travail de la pâte par la levure qui n'est pas un simple « soufflage » par des bulles de CO_2 , mais bien un début de digestion. S'il nous fallait manger sous forme de bouillies les 280 gr. de pain, courants dans nos repas habituels, il faudrait dix assiettes de cette bouillie pour assurer le même apport; peu de sujets seraient disposés à ajouter quoique ce soit à cette intromission. Ajoutons que les cylindres métalliques (dont l'alliage de plomb a pu provoquer des intoxications) ont remplacé les meules célèbres de la Ferté-sous-Jouarre; ces cylindres font éclater le grain et ne le dilacèrent pas, ce qui laisse encore moins d'aleurone dans la farine. On a peine, après cela, à ne pas construire un four familial comme les paysans de Giono.

La valeur alimentaire considérable des légumineuses est connue, mais, en raison de cette richesse, leur digestion est souvent difficile pour les malades, surtout sous

la forme des inévitables purées. En bouillies, suivant la méthode de Courby, elles surmènent le tube digestif des petits et constituent une grande faute de leur diététique classique. Hippocrate le notait déjà et Pythagore les éliminait de l'alimentation des intellectuels.

Pour le naturiste, l'aliment principal est le légume vert. Le légume vert assurerait, mieux que tous les autres, l'apport indispensable de vitamines et de sels minéraux, et, mieux que les fruits mêmes, la lutte contre le scorbut. Pour les classiques (Gauthier) ils ne seraient guère qu'un aliment de lest nullement digéré; évidemment ils ne font pas long feu dans le calorimètre, mais, rien qu'à ce titre, ils ont un pouvoir puissant de décongestion et de désintoxication que Sydenham utilisait contre la goutte. Pour Carton ils seraient meilleurs minéralisants que les poudres d'os, phosphates et calcium de laboratoire qui, pour lui, traversent intouchés le tube digestif. Ollier leur prêtait déjà une efficacité douteuse dans la régénération osseuse et leur préférerait les céréales. Si cela n'était pas, on se demande où les premiers hommes, où les végétaliens (ils ne consomment strictement que des végétaux) puiseraient leurs réserves minérales. Ils contiennent de plus du fer (35 mgr. par 100 grammes d'épinards), des noyaux pyrolloïques pour la synthèse de l'hémoglobine, si proche chimiquement de la chlorophylle, les métaux rares du corps humain. Leur importance est donc grande pour Carton, bien que le calorimètre les dédaigne; ils sont considérés comme débilitants et à éliminer du régime des dyspeptiques. Il faut savoir cependant que pendant les années sèches, en période de grande activité des taches solaires, ils doivent, pour les malades, être cuits à plusieurs eaux à cause de leurs trop grandes richesses

minérales. Carton ici encore s'écarte du dogme naturaliste.

Il attaque ensuite avec vigueur le sucre industriel, qu'il considère avec l'alcool et la viande comme les trois aliments les plus meurtriers. On en fait une consommation considérable, puisque, déjà en 1907, chaque habitant d'Angleterre en mangeait 40 kilogs par an. Carton lui reproche d'être un aliment mort parce que passant par une série d'opérations physiques et chimiques (chaux, CO_2 , soufre) qui enlèvent aux jus de betterave, de canne, d'érable, toutes leurs propriétés de sucre naturel. On sait les louanges qu'on en a chantées. Pour prouver combien il est antinaturel, Le Goff a fait absorber à vingt-deux sujets normaux 150 grammes de sirop à saturation: vingt d'entre-eux ont eu de la glycosurie, alors qu'un insuffisant hépatique peut, au cours d'une cure de fruits, manger 2 kilogs de raisins qui font pourtant 300 grammes de sucre, sans la moindre trace de ce sucre dans les urines. Les nègres des plantations de cannes, qui en font grand usage, en ont leurs urines tellement chargées que les mouches s'y précipitent pour le recueillir (Cantani). Carton lui reproche aussi d'être un déminéralisant, d'être à l'origine de la progression du diabète (parallèle à celle de consommation du sucre), de tuberculose par arthritisme. Il ne le reconnaît que comme *condiment*. Le goût qu'ont les enfants pour lui n'est pas un signe du besoin de leur organisme, mais de leur goût de ce qui est sucré (les fruits, le miel) en général. Le miel est un sucre naturel, mais sa richesse le rend parfois difficile à supporter par les malades.

Les végétaux contiennent des lipides que l'homme a su concentrer sous forme d'huile. A cette concentration ils paralysent les sécrétions digestives et le péristaltisme

comme l'ont montré Pavlow et les radiologues. Les graisses qui enrobent les aliments, sous forme de sauces et de friture, empêchent ainsi leur attaque aisée par les sucs digestifs. Mais, parce que débitant 9 calories au gramme, on a élevé les graisses au rang d'aliment de première nécessité. Certes, la vie dans le froid enlève tout dégoût pour elles, au point qu'on mange de bon appétit des tartines de saindoux, mais le froid explique ce besoin d'aliments calorifiques. Carton condamne l'huile de foie de morue. Cette terreur de notre enfance, si elle provoque une pléthore de bon aloi, compromet, dit-il, la glande hépatique. Les nausées qu'elle amène, insurmontables parfois, ne sont pas plus un avertissement que les régurgitations n'en sont un pour les parents à ne pas gaver leurs enfants. On sait la fabrication de cette huile, les foies mis à décanter au soleil dans une barrique où surnage l'huile rance; elle est peut-être riche en stérols irradiés, mais, pour Troussseau, le beurre à dose convenable a le même effet qu'elle sur le rachitisme.

Ce sont les fruits, de tous les aliments, que les naturalistes reconnaissent pour celui auquel l'homme était adapté. En effet, ses mains prenantes, ses dents et la conformation de son tube digestif, le destinaient à cette alimentation. C'est l'aliment par excellence avec son germe vivant, ses enveloppes riches en vitamines et en sels minéraux, ses glucides, graisses et protides facilement assimilables: on peut vivre uniquement de fruits, de céréales et de quelques légumes crus, malgré que « leur composition centesimale renseigne sur leur peu de valeur alimentaire » (Gauthier). Ils ont les mêmes vertus décongestives que les légumes verts. Chacun peut à loisir apprécier leurs qualités. Mais ici encore, que

d'erreurs ! On les mange à la fin des repas où ils se noient dans ce qui a été absorbé ; les enveloppes contiennent les vitamines (encore l'influence directe du soleil) et les graines le germe, on enlève soigneusement ces enveloppes (pommes, poires) et les pépins, un peu comme Bécassine nettoyait ses escargots ; parce que le citron alcalinise les urines en arrachant aux réserves de l'organisme les sels minéraux qui le neutralisent, on va répétant qu'il est le fruit alcalinisant par excellence ; comment un fruit, qui attaque une plaque de marbre comme l'acide chlorhydrique, apporterait-il des bases ? Les naturistes (ici encore Carton ne les suit pas) le préfèrent au vinaigre parce que ce dernier est un produit de fermentation. Parce que la tomate ne contient pas d'oxalates on répète que ce fruit-légume, si apprécié l'été, convient « tout particulièrement » aux arthritiques, goutteux, alors que des générations de cliniciens ont montré son rôle néfaste chez ces malades. Ainsi il est difficile de savoir et de comprendre. Partant d'une idée bonne on peut arriver à une erreur si l'on laisse jouer l'esprit d'automatisme plutôt que celui d'observation.

Nous laisserons là les fruits ; disons seulement que la France, premier pays consommateur de vin, est l'un des pays qui consomment le moins de raisins. Le succès de ce fruit en été devrait pousser à le répandre et à le faire manger en grappe plutôt qu'à le boire en vin. Enfin, Carton conseille, comme M. Labbé, de prendre les fruits soit entre, soit au début des repas ; en aucun cas, ni verts, ni tombés (même pour « profiter »).

Beaucoup de ces remarques sur les aliments sont en opposition avec les idées classiques. Une dernière question, débattue aussi celle-là, est celle du rôle du sel, de

ce sel sans lequel nos aliments seraient si insipides. Est-il utile, ne l'est-il pas? Quinton répond à cette question en partant de son étude à travers les terrains géologiques. Il montre que au fur et à mesure que l'on s'élève dans les couches successives, les dépôts de sel sont de plus en plus importants; que dans les mers récentes la teneur en sel est beaucoup plus faible que dans celles de formation ancienne. Par conséquent, il semble que le sel soit apparu avec la vie, que ce soit les végétaux qui l'aient élaboré et que la décomposition des cadavres animaux et végétaux l'ait libéré, les eaux de ruissellement l'ayant accumulé peu à peu dans les mers. De plus, Quinton assure que les sels divers de l'eau de mer, sont dans des proportions réciproques semblables à celles de ces mêmes sels contenus dans les humeurs des animaux. Enfin, ceux-ci ne pouvant fabriquer eux-mêmes le sel à partir de ses éléments, il y a dans la nature nombre de faits qui montrent leur avidité pour lui: les bergers des plateaux distribuent sur des dalles de grosses poignées de sel gemme à leurs moutons, les blaireaux viennent ronger la nuit les manches d'outils parce que ceux-ci sont imprégnés de sueur salée, les oiseaux en cage le puisent dans leur os de sèche, les abeilles préfèrent à l'eau limpide d'un ruisseau une flaque d'urine, etc... On doute de son utilité, parce qu'on ignore presque tout de son rôle. Binet a cependant montré quel parti on pouvait en tirer dans les occlusions intestinales et Quinton dans les choléras infantiles. Pourquoi dès lors le supprimer comme certains naturalistes, pourquoi en priver les rénaux qui n'ont pas d'œdèmes?

Nous en avons terminé avec la question alimentaire. On n'aura pas eu de peine à comprendre que Carton est

partisan du régime végétarien. Il faut au moins connaître la façon dont celui-ci peut se défendre, moins pour convertir à sa pratique que pour répondre à ceux qui accusent les végétariens de ne pas vouloir faire comme tout le monde. On a vu ce qu'il fallait penser de la viande au point de vue de la ration azotée; elle ne contient en outre pas de glucides pratiquement. L'homme n'a pas un tube digestif adapté à elle (les colons sont trop importants), elle développe les toxines que nous avons signalées: un chien dont la veine porte se jette directement dans la veine cave, sans il'nterposition du foie, est pris rapidement de convulsions dès que, cessant le régime végétarien, on le met à la viande. Hébert a noté que sous toutes les latitudes les indigènes les plus endurants ne se nourrissent pas autrement qu'avec des fruits, des végétaux en général, et ne boivent que de l'eau. Donc, au double point de vue de l'intoxication qu'elle crée et de la résistance physique, la viande n'est pas nécessaire et souvent nuisible. Dernier point, non le moindre, elle change le caractère. Ces faits sont connus. La viande rend les animaux cruels et agressifs. « On fera bien, dit Hippocrate, pour acquérir la prudence, de renoncer à la viande ».

On conçoit, si ces données sont exactes, quelle erreur représente la suralimentation carnée des tuberculeux. Il y a peu d'illusions à se faire quant à une réforme possible des mœurs à ce point de vue sans la contrainte des restrictions, mais le médecin doit avoir une opinion personnelle et ne doit pas tenir les végétariens pour des assoiffés d'ascèse. Comme le dit sous une forme humoristique J. Romains, lorsqu'on pratiquait des sacrifices humains, il était important pour l'humanité future qu'il y en ait qui ne s'y livrent point; peut-être se

rendra-t-on compte plus tard que la viande est réellement ce qu'en pensent les naturistes. Reclus était végétarien. Nous aimerions pouvoir donner *in extenso* la citation d'Upton Sinclair, le romancier américain connu, qui se délivra à la fois des médecins et de ses maladies, après leur avoir consacré une fortune, par les fruits. Il y a par conséquent des gens, hommes de jugement sûr, qui en sont partisans. Il serait exagéré de prétendre purger le monde de ses maux par les fruits et la salade, mais n'est-il pas plus exagéré encore que l'on méconnaisse l'importance de ces questions. Il est vrai que les médecins ne donnent pas toujours l'exemple d'une abstinence rigoureuse.

Le mouvement

Que le mouvement soit nécessaire à la vie, cela est banal à force d'être vrai. Mais combien les uns comprennent cette banalité différemment et les autres le savent mais ne le comprennent pas.

L'homme est tellement fait pour vivre dans la pleine nature, qu'il sent que sa vie la plus intéressante se passe au milieu d'elle, et c'est avec regret qu'il reprend ses occupations citadines. Depuis plusieurs années, il y a une vogue de camping et de vie en plein air qui le montre bien, mais pour étendu que soit le mouvement il n'est peut-être pas très profond. Il est dans la nature de tout effort d'être pénible, véritablement pénible et « les vacances sont faites pour se reposer ». Ceux qui ont l'expérience de la chose savent cependant que les efforts en apparence inutiles, sans objet, les victoires obtenues sur soi-même dans le domaine physique, sont, beaucoup plus que la position horizontale dans un « transatlan-

tique », une détente pour l'esprit; ils savent aussi quelles forces on accumule ainsi dont on s'étonne longtemps après le retour aux occupations habituelles. Combien « campent » qui compensent un modeste repos nocturne sous la tente par une chère abondante; des flâneries autour d'un phonographe, au cours des étapes franchies en voiture. Il y a heureusement les « purs ». Il est nécessaire de faire de durs efforts physiques pour se renouveler et l'on ne saurait imaginer de quel œil on regarde les contingences de la vie ordinaire lorsqu'on les voit à partir de 3.000 mètres. Malheureusement, on ne peut méditer chaque jour à ces altitudes et il faut se contenter d'un exercice plus réduit dans ses exigences matérielles. C'est pour cela qu'après avoir étudié les autres méthodes de gymnastique, Carton préconise celle de Hébert, faute de pouvoir mener la vie d'un trappeur canadien ou d'un guerrier Maori.

Le lieutenant de vaisseau G. Hébert a étudié au cours de ses voyages autour du monde la vie des indigènes de toutes les latitudes. Plus préoccupé de leur endurance physique extraordinaire que de performances pures, il constata que cette endurance était le résultat de la nécessité de vivre par ses propres moyens en pleine nature. La meilleure gymnastique est celle que l'on pratique pour chercher sa nourriture, chasser, pour traverser un cours d'eau, édifier une maison, etc... Cette vie associée à une nourriture presque exclusivement végétalienne donne les beaux types d'indigènes que l'on voit dans les revues coloniales. C'est ce principe qu'il a essayé d'appliquer, qu'il a finalement élevé à la hauteur d'une méthode complète ayant donné de remarquables résultats dans les écoles de la marine où on la pratique.

Le mouvement est nécessaire à la vie, ou plutôt la vie ne peut se passer de mouvement et c'est dans cette synthèse du bras et de la pensée que se trouve l'équilibre vital. L'incarnation de la pensée est la vraie forme du travail humain.

L'eau

Tout naturellement le naturisme devait s'intéresser à l'eau comme moyen thérapeutique, étant donné les réactions qu'elle sollicite de l'organisme. Cet élément courant, si l'on peut dire, banal, fait sentir son importance dès qu'il commence à manquer et les poètes mieux que les chimistes nous le font apprécier. Il baigne nos cellules, comme si ce milieu était le milieu naturel de nos tissus : il semble que la sécrétion urinaire soit un rappel de ce milieu originel. Il apporte, outre le couple H^2-O , des sels minéraux directement assimilables (Boussingault) contrairement à ce que pensent certains naturistes. Les réactions qu'il crée dans l'organisme ont été étudiées par Priessnitz.

Priessnitz (1799-1851), était un paysan de Silésie, un empirique, qui se guérit lui-même par le moyen de l'eau. Par son esprit d'observation, il mit au point une méthode de cure des maladies. La peau est un organe éliminateur ; éliminateur de sueur, de produits sébacés, de chaleur. Elle est un organe vasculaire, un véritable cœur périphérique dit Baruch, contractile comme lui, un organe qui absorbe les radiations extérieures. Enfin et surtout, elle est un organe nerveux d'une richesse extrême et par suite très sensible aux sollicitations extérieures. Le corps humain ne se comporte pas comme un objet vis-à-vis de ces sollicitations ; il réagit et c'est cette réaction qui est utilisée en thérapeutique naturiste.

Peu d'étudiants en médecine savent ce que l'on peut par son intermédiaire contre les fortes pyrexies. Ils connaissent la méthode de Brand, mais pensent souvent que le bain agit contre la fièvre comme la glace dans l'eau d'une orangeade; ils ne savent pas non plus ce qu'elle a de rigide, de brutal même, d'inadapté aux cas individuels. Elle est d'ailleurs de moins en moins employée. L'antipyrine est plus facile à prescrire qu'un enveloppement ou un maillot de tronc, mais quelle différence d'action. Le malade, dont on vient de faire tomber la température par ces derniers moyens, éprouve un bien-être que n'apporte pas le premier.

Avant l'action de l'eau, il faut une pré-action, c'est-à-dire une préparation de l'organisme à l'action du froid; cette pré-action pourra être la fièvre, elle pourra être obtenue par un enveloppement sec qui fait transpirer ou par l'exercice physique. Chacun a pu se rendre compte qu'une douche froide matinale annihile les forces pour la journée, si elle est donnée intempestivement sans pré-action. C'est à la réaction qu'il faut accorder la valeur curatrice éliminatrice et sédative de l'hydrothérapie. Très en honneur dans l'Antiquité, elle était connue des Indiens d'Amérique qui faisaient précéder un plongeon dans l'eau glacée par une transpiration abondante obtenue dans la « sweat-lodge » (vapeurs d'eau, boissons chaudes).

L'air

Du mode d'action de l'eau on peut prévoir ce que peut l'air appliqué dans des conditions analogues. C'est encore un empirique. Rikli (1823-1903) qui, au cours de cinquante années d'étude, a mis au point sa méthode de

cure par l'air. Il associait cette méthode à une alimentation naturiste. On ne peut pas dissocier l'action de la température de celle de l'air ou de l'eau. L'esprit public est mieux renseigné sur les bienfaits de l'exposition du corps à l'air, mais ce serait une erreur de confondre, d'une part le naturisme avec le nudisme (Carton s'élève contre l'abomination du nudisme), et d'autre part l'exposition du corps au soleil, de 2 à 7 heures, sur le sable brûlant, avec la cure d'air telle que la concevait Rikli. Ici encore, on retrouve l'importance de la pré-action. Rikli avait des parcs de bain d'air situés à des distances différentes du centre de cure, ce qui permettait d'obtenir par la marche une pré-action proportionnée à la vigueur du sujet. La cure d'air amène une régénération de l'organisme tandis que le bain de soleil inconsideré amène parfois à consulter pour une toux suspecte qui se termine en tuberculose pulmonaire. Les idées de Rikli sont très en faveur en Allemagne où trois cents sociétés naturistes les ont répandues et où il n'est de ville un peu importante qui n'ait son « luft-bad ».

La lumière

La cure d'air ne serait en somme qu'une modalité de l'application du froid s'il n'y entraît en même temps l'action de la lumière solaire. On sait de cette lumière, que ses rayons infrarouges transportent de la chaleur, tandis que les ultraviolets pigmentent l'épiderme et transforment sans doute les stérols en vitamine D.

De même qu'une plante s'étirole et meurt loin du soleil, l'homme perd son énergie à vivre trop enfermé. Appliqués en thérapeutique sous la forme artificielle (actinothérapie), les U. V. procurent de remarquables transfor-

mations chez les petits rachitiques. Toutefois, c'est peut-être un spectacle un peu trop « vie future » que celui de ces petits corps exposés à une lumière violente à odeur d'ozone qui jouent au sable sur des plages artificielles. D'autre part appliqués inconsidérément, sans idées générales, ils peuvent amener un épuisement, un surmenage viscéral dont on cherche vainement l'origine et que l'on est tenté d'amender par des doses plus fortes. Il y a là une véritable suralimentation lumineuse et Carton ne conseille pas leur emploi. Ils peuvent exposer, dit-il, à la tuberculose, surtout méningée.

Elimination

Ainsi chacun des éléments de la vie naturelle a pu être amené à la hauteur d'une méthode de cure. Il faut savoir puiser dans chacune de ces méthodes les bons éléments et ne pas se laisser mettre des œillères. On pourrait ainsi parler du parti à tirer d'une respiration correcte (on sait le soin qu'y apportent les Japonais). De même l'évacuation intestinale journalière est une nécessité. L'on sait combien est répandue la constipation; l'intoxication pénible qui en résulte permet de comprendre qu'elle puisse devenir une hantise. Sans aller jusqu'à conseiller l'amputation du côlon sous prétexte qu'il n'est pas utile (parce que l'homme n'est plus végétarien), ni empêcher le mariage aux jeunes filles constipées, comme le voulait Pauchet, il est possible d'éliminer cette entrave par le régime et l'hygiène. Carton conseille dans les cas rebelles la cure de pruneaux desséchés: on a imaginé les moyens les plus divers pour obtenir une selle quotidienne, citons celui-là.

Les médicaments

Nous n'avons rien dit de la position de Carton vis-à-vis de la pharmacopée classique. Ce sera faire déborder la coupe que dire qu'il la rejette dans sa quasi-totalité : Ce rejet est pourtant la conséquence logique de la doctrine naturiste. Si la cause de la maladie est une, la thérapeutique doit être une et n'intervenir que pour corriger ou aider les défenses naturelles. Il est bien certain qu'en face d'un œdème aigu du poumon, il n'y a pas d'autre recours que la saignée et l'ouabaïne, mais que de cas où la thérapeutique devrait s'abstenir et combien cela est difficile. Trousseau, malgré sa valeur, avait eu de la peine à se résigner à ne rien faire dans l'attaque de goutte, et il racontait à ce sujet l'histoire de son ami, un major anglais atteint d'une migraine survenant comme une horloge tous les deux mercredis à la même heure, qu'il avait transformée en goutte par les laxatifs, goutte que par sa thérapeutique il avait elle-même transformée en hémorragie cérébrale. Il faut un certain courage pour ne pas toucher au formulaire, mais les observations de Carton montrent que s'il s'abstient du côté des médicaments, il multiplie avec précision les conseils diététiques, en cherchant à faire entrer dans son jeu ses malades. Sydenham faisait vingt visites pour une ordonnance, disait Clerc. Il est, c'est évident, des médicaments d'une nécessité inéluctable, comme la digitale, la morphine, les anesthésiques.

Nous ne nous engagerons pas après Carton dans l'attaque de la vaccination. Cependant l'idée, partie d'un cerveau primaire, que l'on pourrait un jour prémunir dans son enfance l'individu contre les principa-

les infections, au moyen d'injections qui le transformerait en bouillon de culture, serait drôle si elle n'avait abouti à des désastres sur lesquels la lumière n'a pas été faite entièrement. On sait qu'après une vaccination antidiphtérique on a vu des fièvres persistantes, des néphrites, des paralysies. L'immunisation qu'elle confère n'est pas certaine et les atteintes des vaccinés sont, dit Carton, aussi graves. Ces faits ont été publiés, de même que ceux relatifs à la vaccination obligatoire des enfants indigènes en Afrique du Nord par le B. C. G., mais il n'y en a guère eu d'échos dans la grande presse médicale. Ce n'est pas à dire que Carton n'utilise pas les antitoxines des sérums d'animaux immunisés, mais seulement qu'il ne les emploie pas automatiquement. Il conseille d'ailleurs de ne s'abstenir que dans les cas légers de diphtérie (on en guérissait bien autrefois) et ceux où un personnel rompu à ses méthodes peut les suivre.

Traitement mental

Enfin il y a en thérapeutique un traitement mental. Tout ce qui a été écrit sur cette question ferait plutôt douter de la méthode, de même que le nombre des appareils proposés pour telle fracture fait penser qu'aucun ne remplit les conditions. Carton ne propose rien qui n'ait été dit. Hippocrate, Sénèque, Pythagore, Marc-Aurèle, nous proposent la sagesse comme moyen d'acquiescer la santé. Nous n'entrerons pas, bien entendu, dans l'examen de leurs doctrines, mais notons seulement que si les malades ne comprennent pas le sens de la thérapeutique naturiste, après une amélioration obtenue par les changements de régime et d'hygiène, ils retombent dans leurs maux, faute d'une impulsion

mentale. Ce serait dire que la méthode ne peut être d'un secours qu'à ceux qui la comprennent. Peut-être, mais ceux-là sont nombreux et la foi est plus répandue que ne le croient certains médecins qui ne croient pas eux-mêmes à leurs directives : le bon sens peut, au surplus, remplacer avantageusement la métaphysique.

« Comme je crois, disait Descartes, qu'il est très nécessaire d'avoir compris une fois dans sa vie les principes de la métaphysique, je crois aussi qu'il serait très nuisible d'occuper souvent son entendement à les méditer... Le meilleur est de se contenter de retenir en sa mémoire et en sa créance les conclusions qu'on en a une fois tirées. ». Nous avons de même conscience d'avoir suffisamment parlé de Carton pour qu'il soit inutile de tenter de dégager sa morale plus explicitement.

CONCLUSION

..there isn't really any way between a
music-hall song and Beethoven's Fifth.

Le Fleuve étincelant. — Ch. MORGAN.

Nous avons essayé au cours de ces quelques pages de montrer ce que Carton apporte à la fois de neuf et de profondément classique au sens le plus vrai du terme. Peut-être n'y avons-nous pas réussi. Nous espérons n'avoir pas fait naître dans l'idée du lecteur qu'il est opposé à la civilisation et au progrès mécanique, ou qu'il est un disciple de Rousseau.

On ne peut demander à Carton d'avoir tout compris et de tout expliquer; les résultats qu'il apporte montrent assez que les racines de sa méthode ne plongent pas dans l'erreur. Il n'y a que les primaires qui comprennent tout. La vraie science n'est sûre que de l'erreur et elle travaille comme l'artiste qui repousse sur sa toile ce qui doit rester dans l'ombre. De même qu'il n'y a pas de moyen terme entre une symphonie de Beethoven et une chanson de café-concert, il ne peut y avoir une médecine simplifiée; il y faut, comme le dit Trousseau, le sentiment de l'artiste. L'œuvre de Carton est un reflet de cette médecine impossible à atteindre; nous sommes satisfait si l'on en a perçu ce reflet.

SOURCES

ARNAUD (E.). — Recherche de la vérité. Leymarie, 1935.

— Le libre-arbitre dans le déterminisme. Leymarie, 1943.

CARTON (P.). — La Vie sage: Commentaires sur les vers d'or des Pythagoriciens, 1918.

— Traité de médecine, d'alimentation et d'hygiène naturalistes, 1920.

— Médecine blanche et médecine noire, 1922.

— Les lois de la vie saine, 1912.

— Le décalogue de la santé, 1922.

— L'Essentiel de la doctrine d'Hippocrate extrait de ses œuvres, 1923.

— La synthèse libératrice naturaliste, 1925.

— Diagnostic et conduite des tempéraments, 1926.

— Soins dentaires individualisés, 1937.

— Alimentation, hygiène et thérapeutiques infantiles en exemples, 1938.

Tous volumes chez l'auteur, à Brévannes (S.-et-O.).

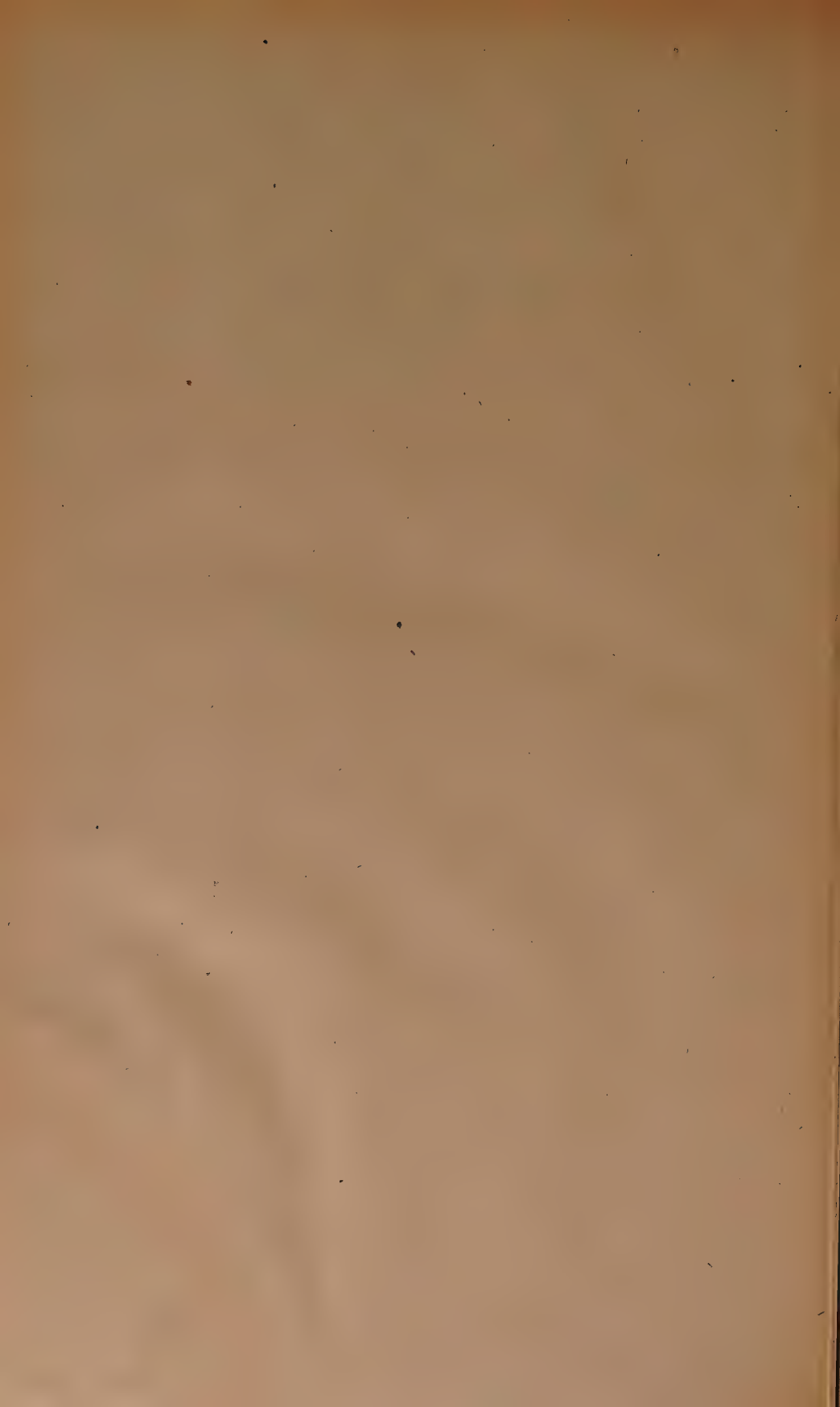
TOURNIER (G.). — Médecine de la personne, 1942.

TROUSSEAU. — Clinique de l'Hôtel-Dieu, 3 vol., 4^e édit., 1873.

SYDENHAM. — Médecine pratique.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE I. — <i>Les idées médicales de Carton.</i> ..	17
CHAPITRE II. — <i>La maladie</i>	29
CHAPITRE III. — « <i>Curation</i> » <i>des maladies</i>	43
CONCLUSION	63
SOURCES	64



SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses. Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.

En ma qualité de Censeur de
tour, j'ai lu la Thèse ayant pour
titre:

Le naturisme dans Paul Carton
par Emmanuel PONSOYE

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 8 mai 1943.

Le Professeur:
PAGES.

Vu:
Montpellier, le 14 mai 1943.

Le Doyen:
G. GIRAUD.

Vu et permis d'imprimer:
Montpellier, le 17 mai 1943.

Jean SARRAILH.
Le Recteur:

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions
émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être
considérées comme propres à leur auteur; qu'elle n'entend leur
donner ni approbation ni improbation.

